

## **ENTRETIEN AVEC ÉLISE RIDA MUSOMANDERA**

**George MacLeod, Université de Pennsylvanie**

Paru en 2014, *Le Livre d'Élise* (Les Belles Lettres) d'Élise Musomandera est un des rares témoignages écrits par un(e) rescapé(e) du génocide contre les Tutsi vivant toujours au Rwanda. Il brise ainsi un silence qui a duré presque 20 ans. Pendant le génocide des Tutsi en 1994, à l'âge de dix ans, Musomandera a perdu plus de 50 membres de sa famille dont ses deux parents et son frère cadet. Elle a intégré un orphelinat de la Croix Rouge, puis l'association Tubeho qui regroupe des orphelins du génocide dans des familles reconstituées. Au fur et à mesure, elle reprend ses études et commence à reconstruire sa vie, tout en luttant contre les séquelles psychologiques et matérielles du génocide. En 2011, grâce à une bourse de l'association « Friends of Tubeho », elle décroche un diplôme de sociologie à l'Université de Kigali. Elle est actuellement propriétaire d'une échoppe d'objets d'art à Kigali et elle vient de lancer des ateliers de couture pour former gratuitement d'autres membres de l'association Tubeho.

Comme elle l'explique ci-dessous, en 2013, des amis européens, en apprenant qu'elle écrivait sur ses expériences, l'ont aidée à concrétiser un projet de publication. Dans un style simple et direct, elle raconte la perte de sa famille, comment elle a survécu, puis les années après le génocide qui furent le commencement d'une nouvelle lutte pour la survie. Plusieurs fois, elle interpelle son lecteur, lui demandant ce qu'il est prêt à faire pour empêcher les violences et les discriminations dont il est témoin dans le monde.

J'ai rencontré Musomandera, qui a aujourd'hui 31 ans, à Kigali en décembre 2014, où nous avons discuté du Livre d'Élise, de l'importance de témoigner et de ses nouveaux projets d'écriture.

### **Entretien**

GM : Pour ceux qui ne vous connaissent pas, pouvez-vous vous présenter ?

EM : Je m'appelle Élise Musomandera. J'ai 31 ans. Je suis une orpheline « chef de ménage »<sup>1</sup> qui habite à Kimironko [un quartier de Kigali au Rwanda] dans un village composé d'orphelins et de veuves du génocide.<sup>2</sup> Je suis rescapée. Je vends des petits objets d'art depuis 2010. J'ai un diplôme en sociologie et j'ai fait une formation au Texas pour aider des femmes à devenir entrepreneuses.

---

<sup>1</sup> Dans l'association Tubého, les orphelins du génocide étaient regroupés dans des familles reconstituées avec un(e) orphelin(e) « chef de ménage » qui exerçait le rôle du parent.

<sup>2</sup> On estime qu'au Rwanda 75,000 enfants sont devenus orphelins à cause du génocide.  
<http://www.hirondellenews.com/ictr-rwanda/412-rwanda-political-and-social-issues/21810-en-en-240408-rwandagenocide-rwanda-genocide-orphans-face-loneliness-and-poverty1086110861>

GM: Pour ceux qui ne connaissent pas *Le Livre d'Élise*, votre premier livre publié en 2014, pouvez-vous leur décrire de quoi il s'agit ?

EM : C'est l'expérience que j'ai vécue, pendant le génocide et après le génocide donc les conséquences du génocide. En général je parle de la vie des orphelins «chefs de ménage », des problèmes que j'ai vécus après avoir perdu mes parents et des problèmes des rescapés du génocide dont je fais partie. J'écris sur la nouvelle identité de rescapé que j'ai acquise.

GM : Quand avez-vous commencé à écrire ce qui deviendrait plus tard *Le Livre d'Élise* ?

EM : Depuis 2012, fin 2012. Mais avant 2012 j'écrivais des petites notes, des souvenirs, mais il n'y avait pas de rangement. Souvent je perdais ces bouts de papier.

GM : Je trouve toujours intéressantes les habitudes et les routines des écrivains. À quels moments de la journée écriviez-vous?

EM : Ça dépendait de quand j'avais envie de parler. Je peux dire que je n'écrivais pas pour écrire mais j'écrivais pour parler. Donc c'était quand j'avais besoin de me parler à moi ou de parler à quelqu'un d'autre. Si je ne trouvais personne avec qui partager ma douleur.

GM : Dans votre livre vous interpellez souvent le lecteur en lui posant des questions ou en lui demandant d'aller dans les mémoriaux. Aviez-vous l'impression d'écrire à des destinataires précis ?

EM: Au départ, comme je disais, c'était comme une conversation que je voulais avoir avec quelqu'un d'autre. Si cette personne n'était pas là, j'écrivais. Mais plus tard, après avoir vu que j'avais écrit pas mal de choses, j'ai eu l'idée de publier ce que j'avais écrit. Mais au départ ce n'était pas pour publier. Ce n'était pas pour partager avec quelqu'un d'autre.

GM : Comment avez-vous eu l'idée de prendre les « bouts de papier » sur lesquels vous écriviez au départ pour en faire un livre publié ?

EM : En fait, dans la culture rwandaise on n'aime ni écrire, ni lire. Cette culture [de non-lecture], avant, j'y appartenais moi aussi. Je ne voyais pas l'importance d'écrire. Mais après avoir dit à mes amis occidentaux: «vous savez, j'ai écrit pas mal de pages », ils m'ont dit qu'il fallait chercher un éditeur. Mais je peux aussi vous faire part de ce qui m'a poussé à écrire : lorsque je faisais ma thèse, mon travail de mémoire<sup>3</sup>, je travaillais sur l'association Tubeho et la conservation de la mémoire. Donc j'étais impliquée dans la recherche. C'est alors que je me suis dit : il ne faut pas abandonner cette histoire, l'histoire de mon peuple, l'histoire des personnes autour de moi, de ma famille et la mienne, puisque c'est l'histoire que nous vivons chaque jour. Il ne faut pas dire : « c'est passé ». Il faut regarder en moi, même quand ça me détruit. Alors je me suis dit que peut-être le minimum que nous pouvions faire, pour essayer de dire au monde ce

---

<sup>3</sup> Sa thèse de licence, achevée en 2011 à L'Université de Kigali, portait sur "la contribution de Tubeho à la conservation de la mémoire du génocide contre les Tutsi" (*Le livre d'Élise*, 12).

qui s'était passé, c'était d'écrire. Nous [les rescapés] n'avons rien à perdre. Moi, je peux dire que je n'ai rien d'autre à perdre. Mais, on voit aujourd'hui dans les journaux que dans des pays africains il y a toujours des tueries. Il y a des femmes violées et il y a des enfants qu'on amène dans la guerre. Et ne pensez pas qu'au départ [au Rwanda] ce n'était pas comme ça. Ici, avant 1994 c'était comme ça. C'était la guerre. C'était « juste » la guerre. C'est même la raison pour laquelle ma famille n'est pas partie. On disait : « c'est la guerre, alors ça ne nous concerne pas. Ceux qui vont mourir vont mourir et la vie va continuer ». Parce qu'on n'imaginait pas que cela pouvait arriver au point où on pouvait même exterminer les enfants dans le ventre des femmes enceintes. Il faut avoir peur et prévenir les pays où on parle de la guerre, parce qu'un génocide, ça n'arrive pas du jour au lendemain. Ça commence avec ces problèmes que chaque jour nous voyons à la télé et que nous lisons dans les journaux.

GM : Quand vous avez décidé de l'importance de partager votre histoire et d'écrire *Le Livre d'Élise*, en avez-vous parlé à d'autres rescapés ? Étaient-ils au courant que vous aviez un projet de livre ?

EM : Non, parce qu'au départ, je ne voulais pas le publier. Puis en octobre [2013] j'ai rencontré Hélène Dumas.<sup>4</sup> Elle était ici, on s'est rencontré dans un colloque. Marie-Odile Godard<sup>5</sup> était ici au Rwanda et dans ce colloque il y avait des chants et des danses pour la mémoire. Et là elles m'ont posé la question : « pourquoi les rescapés n'écrivent pas leurs histoires ? » Alors, j'ai répondu : « mais, j'ai quelques pages que j'ai écrites ! ». Ensuite, elles m'ont suggéré de rendre publique ce que j'avais écrit. Hélène Dumas m'a proposé : « tu peux m'envoyer ton texte ». Quand je le lui ai envoyé, elle a dit : « mais on peut le publier ». Mais avant ce n'était pas l'idée.

GM : Il paraît que le soutien de ces amis occidentaux était important pour la publication de votre livre. Pouvez-vous parler de leur rôle dans la publication ?

EM : J'ai écrit le livre toute seule. Mais parce que le français n'est pas ma langue maternelle, il y avait des fautes. Donc, Anne Delyon<sup>6</sup> m'a aidée dans l'agencement du texte, parce qu'elle était professionnelle et elle avait la volonté de le faire. Je ne la connaissais pas au départ mais ce sont

---

<sup>4</sup> Historienne, Hélène Dumas enseigne actuellement à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales à Paris. Elle a publié en 2014 chez Seuil *Le Génocide au village : Le massacre des Tutsi au Rwanda*.

<sup>5</sup> Travaillant souvent au Rwanda depuis le génocide de 1994, Marie-Odile Godard est psychanalyste et l'auteure de *Rêves et traumatismes ou la longue nuit des rescapés* (Éres, 2003).

<sup>6</sup> Journaliste et rédactrice professionnelle, Anne Delyon travaille actuellement à Paris. Elle est l'auteure de l'article « *Le Livre d'Élise*, témoignage d'une rescapée », paru récemment dans *Les Temps Modernes* (Octobre- Décembre, 2014).

Marie Odile et Laure Coret<sup>7</sup> qui m'ont mise en contact avec elle. On s'est rencontrée ici à Kigali mais on ne se connaissait pas.

GM : Maintenant que Le Livre d'Élise est publié, avez-vous d'autres projets d'écriture ?

EM : Oui, j'en ai un en cours mais j'y travaille lentement. En ce moment je fais des poèmes et les lettres aux disparus. Par exemple, si je veux dire quelque chose à mon oncle, si je veux dire quelque chose à ma meilleure amie d'enfance, lui dire ce que je suis devenue. C'est ça que je fais. Le format de ce que j'écris actuellement, ce sont des compositions d'entre 10 et 15 lettres aux génocidaires, aux parents, à mes oncles, à mes tantes. J'écris aussi aux justes, c'est-à-dire aux gens qui ont aidé pendant le génocide. Même après le génocide, il y a ceux qui sont justes, ceux qui ne se sont pas impliqués dans le génocide. J'ai quelque chose à leur dire.

GM : Pouvez-vous donner d'autres exemples de ce que vous dites à ces personnes ?

EM : Par exemple, je dis à mes meilleurs amis ce que je suis devenue, les rêves que nous partageons, ce que j'ai pu réaliser, jusqu'à aujourd'hui. Il y a la partie où je m'adresse à mes oncles. Il y a le problème dans notre culture après le génocide que quand vous allez vous marier, vous donnez un cadeau à la belle famille. Alors le fiancé donne aussi des cadeaux à la famille et si on épouse un(e) orphelin(e) chef de ménage, il faut « louer » un père pour le présenter et recevoir le cadeau. Il faut louer la mère, louer le père, louer tout le monde. C'est douloureux. Souvent vous louez cette personne et vous la payez pour qu'elle présente votre famille. Ça fait mal. Ma petite contribution dans ce nouveau projet d'écriture, c'est de dire la douleur que cela nous cause.

GM : Que diriez-vous à un rescapé qui pense écrire son témoignage mais qui a du mal à écrire sur ce qui s'est passé ? Quels conseils donneriez-vous à une personne dans une telle situation ?

EM : Premièrement, je dirais qu'écrire sur le génocide n'est pas facile. Écrire la mort des personnes que tu aimais, ce n'est pas facile. Écrire la méchanceté des tueurs, ce n'est pas facile. Mais si quelqu'un arrive à le faire, il doit écrire à sa manière. Il n'a pas besoin de lire des livres publiés, ni d'écouter les autres témoignages. Nous n'en avons pas besoin, parce que nous ne sommes pas des chercheurs. Les rescapés ne sont pas des chercheurs de notre propre histoire. Je crois qu'il faut écrire, guidé par la mémoire et qu'il ne faut pas planifier de le faire. C'est ce que je pourrais lui donner comme conseil. Surtout, il ne faut pas tomber dans le piège d'écrire à la manière des autres. Je dis ça avec une petite expérience. Quand des jeunes de l'association Tubeho ont appris que je venais de publier un livre, ils m'ont tous abordé pour me dire : « comment tu as fait? Prête-nous le livre, nous voulons écrire aussi ! » Alors je leur ai dit : « vous n'allez pas écrire ce que j'ai écrit ! Ne me dites pas que vous allez écrire pour ensuite suivre simplement le format de ce que j'ai écrit ! » Alors, c'est ça que je donnerais comme conseil. Vous pouvez lire, vous pouvez consulter d'autres livres si vous n'avez pas d'expérience dans ce

---

<sup>7</sup> Auteure d'une thèse en littérature et psychanalyse qui porte sur la représentation des génocides, Laure Coret a co-écrit la préface du Livre d'Élise et a également dirigé l'édition du Rwanda 1994-2004, des faits, des mots, des œuvres (L'Harmattan, 2005).

genre de choses. Mais il faut surtout essayer de s'écarter de tout ça quand vous commencez à écrire.

Kigali, 9 décembre, 2014